

SU Tong

À BICYCLETTE

Traduit du chinois
par Anne-Laure Fournier

Écrits dans la paume de la main



*Éditions
Philippe Picquier*

Ouvrage publié sous la direction de
CHEN FENG

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Visages fardés
Je suis l'empereur de Chine

Titre original :

© 2000,

© 2011, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

En couverture : © Soizic Izzì, *Le Joncourt*

Mise en page : Atelier EquiPage – Marseille

ISBN : 978-2-8097-000000

LA BALLADE DES BICYCLETTES

On voyait une rue large et banale, traversée par des autobus et des camions de marque *Dongfeng* (Vent d'est), ou *Jiefang* (Libération), et les voitures y étaient rares. C'étaient surtout les roues des bicyclettes qui donnaient au trafic toute son agitation. Sur ces roues, où la peinture brillante était souvent écaillée, perçaient des traces de rouille. Des deux côtés de la rue, les cyclistes en habit gris, bleu ou kaki, pédalaient en un flot incessant. Telle était la description, à la fois maladroite et juste, que proposait un film occidental sur le Pékin des années 1970. Car tout le monde le sait, voir un océan de bicyclettes, c'était déjà voir la Chine...

A moi maintenant d'ajouter quelques détails à ce tableau incomplet. La plupart de ces bicyclettes étaient noires, de modèle vingt-six ou vingt-quatre pouces, ce dernier étant communément réservé aux femmes, quoiqu'avec sa ligne épurée et sa robustesse il se rapprochât beaucoup du modèle masculin. On pouvait croiser quelques rares vélos de course, rouge et bleu ; leur câble de freinage, lui, n'était pas fait de fils d'acier dénudés et droits, mais de fils gainés et torsadés. Leur marque, prisée à cette époque, s'affichait à l'avant du guidon. Les propriétaires de ces bicyclettes colorées étaient presque toujours des jeunes gens bien différents des autres, plus fortunés ou issus d'une famille de pouvoir. Lorsqu'un engin de ce genre venait à circuler devant des jeunes, ces

derniers entravaient volontairement son passage, mais en lui barrant la route, ils ne poursuivaient pas tous le même dessein : certains, par simple jalousie, faisaient semblant de chercher querelle, d'autres, sans vergogne, forçaient les cyclistes envieux à descendre de leur bicyclette, puis se battaient pour être le premier à enfourcher le bolide et à partir en virée dans le quartier.

Venons-en maintenant aux bicyclettes classiques noires, celles qu'on voyait partout. Elles étaient de trois marques différentes : *Yongjiu* (Pour toujours), *Fenghuang* (Phénix) et *Feige* (Pigeon volant). Les Feige étaient fabriquées à Tianjin, on en croisait peu dans les régions du Sud. Chez nous, la bicyclette rêvée d'un foyer moyen était de marque Yongjiu ou Fenghuang, toutes deux fabriquées à Shanghai. Celui qui possédait déjà une Yongjiu ne se gênait pas pour faire savoir aux autres qu'il s'offrirait bien une Fenghuang aussi. Poussé par son envie, le propriétaire d'un modèle homme retrouvait un de ses proches, employé au centre commercial, et lui demandait s'il pourrait lui obtenir un autre modèle, pour femme cette fois-ci, et de vingt-quatre pouces. Pourtant, vu la mauvaise qualité des bicyclettes de l'époque, pareille demande équivaldrait aujourd'hui à se faire prêter de l'argent pour tenter sa chance en bourse : on était sûr de fâcher celui qu'on sollicitait.

Il y avait des casse-cou qui, tout juste propriétaires d'une nouvelle bicyclette, se régalaient de rouler à toute vitesse, pour montrer ce nouveau joujou et leur habileté à le conduire. Dans le dos de ces voyous, qui rasaient les rues étroites à toute berzingue, les femmes vociféraient avec hargne : « Soyez maudits ! » Mais les cyclistes n'entendaient rien et, comme le font les coureurs sur piste de nos jours, continuaient à savourer le plaisir de la grande

vitesse. Il y avait aussi ceux qui pédalaient trop lentement, provoquant les mêmes regards malveillants. Je me souviens encore d'un homme d'âge moyen, habillé d'un vieil uniforme militaire, qui, par soin excessif pour sa nouvelle bicyclette ou par manque d'habileté, pédalait bizarrement : le corps penché en avant et la tête prête à s'appuyer sur le guidon, il semblait ne pas réaliser que tout le monde avait les yeux rivés sur lui. Par malchance, cet homme passait toujours dans notre rue à la tombée de la nuit. Le groupe d'enfants chicaneurs que nous étions prit en grippe, Dieu sait pourquoi, la façon de circuler de ce cycliste : on aurait dit une tortue. Un jour, nous courûmes tous vers lui en hurlant : « La tortue, la tortue ! » Je le revois tourner la tête et jeter un œil indifférent dans notre direction. Cette attitude ne changea rien à l'aversion inexplicable que nous avons pour lui. Le lendemain, nous l'attendions à l'angle de la rue. A l'heure prévue, quand il pénétra dans notre zone de jeu, nous le poursuivîmes d'un hurlement encore plus retentissant et plus distinct que celui de la veille : « La tortue, la tortue ! » Le malheureux finit par voir rouge. Je me souviens qu'il bondit de sa bicyclette et courut vers nous, le regard furieux. Tout le monde déguerpit chez soi. Moi aussi, naturellement. Au moment de passer la grande porte de ma maison, je tournai furtivement la tête vers lui, à l'instant précis où il stoppait net sa course. Il regarda derrière lui, mais on voyait bien qu'il n'était pas tranquille car il avait abandonné sa bicyclette plus loin, contre un mur. Il restait planté au milieu de la rue. Je n'oublierai jamais son air hésitant. Puis il finit par tourner les talons et courut vers son engin. Pauvre homme : il a dû essayer les insultes idiotes d'une bande de morveux pour protéger sa bicyclette...

À BICYCLETTE

La bicyclette de mon père était une Yongjiu fabriquée dans les années 1960. De mes premiers souvenirs jusqu'aux années 1980, époque où j'ai quitté mon foyer pour aller faire des études, j'ai toujours vu mon père l'enfourcher pour partir vers une dure journée de travail. Le dimanche matin, il l'astiquait avec un chiffon dans la cour. Aujourd'hui, c'est avec reconnaissance que je pense à cette bicyclette, car c'est grâce à elle qu'autrefois j'ai eu la vie sauve. Enfant, je tombais souvent malade et elle m'a souvent convoyé, le matin, le soir, entre la maison et l'hôpital. Il y eut une fois où Papa me prit avec lui et pédala pendant dix kilomètres, à la recherche d'un médecin aux pieds nus maîtrisant des secrets de guérison transmis par ses ancêtres. Difficile pour moi d'oublier ces dix kilomètres : pendant les cinq premiers, dans le centre-ville, on roula sur une route en cailloutis, aux dalles verdâtres – à cette époque, la ville ne se paraît de béton et de goudron que sur les grands axes de circulation. L'autre moitié du parcours se fit dans la campagne, sur un chemin de terre qui ondulait comme des vagues sur la mer. Assis derrière mon père, j'étais ballotté comme sur un petit sampan ; lui pilotait en marin averti, veillant à ce que la navigation reste souple. De la même manière qu'il avait toute confiance en sa conduite, il était sûr de ma capacité à rester bien assis derrière et disait : « Ce n'est rien, ce n'est rien, accroche-toi bien, nous y sommes presque ! »

Beaucoup de Chinois gardent une tendresse toute particulière pour la bicyclette de leur père. Et beaucoup, enfants, l'ont enfourchée le temps d'une sortie, le dimanche, en cachette. Pour aller faire quoi ? Rien de spécial, faire du vélo, quoi ! Je me souviens de la première fois où j'ai circulé en ville, à Suzhou. J'étais allé dans le centre,

sur une placette entourée de trois cinémas et d'un centre commercial. Dans les vitrines de chaque cinéma, je regardais les affiches. Elles présentaient toutes le même opéra révolutionnaire, et le portrait de son héroïne, Ke Xiang, montrait sur certaines un visage rond et sur d'autres un visage chevalin : aussi développai-je très tôt un avis critique sur la qualité des affiches. Puis j'entrai faire un tour dans le centre commercial mais je n'éprouvai pas grand intérêt pour ces rayons à moitié vides. Une fois dehors, une peur panique me saisit : sur la place s'était formé un océan de milliers de bicyclettes, et dans cette masse compacte, chacune d'elles ressemblait à celle de mon père. Bien sûr, je me souvenais de l'endroit où je l'avais posée, mais un gardien de parking à vélos a toujours le chic pour les replacer ailleurs. Clé du cadenas en main, j'arpentai la marée de bicyclettes en long et en large, l'esprit tout embrouillé. Dans cet état de panique, je ressentis tout le drame de l'industrie du cycle de l'époque : ils fabriquaient des bicyclettes parfaitement identiques. Même couleur, même forme, et mieux encore, même cadenas ! La mienne restait introuvable, ma clé pouvait se glisser dans tous les cadenas, mais sans en ouvrir un seul. De son côté, la gardienne du parking désapprouvait cette recherche à l'aveuglette et hurlait sans cesse dans ma direction : « C'est laquelle ? Regarde bien avant de planter ta clé ! » Je perdis alors toute faculté de discernement et on ne peut pas me le reprocher, car à cause d'une bicyclette, les choses les plus inimaginables peuvent se produire. Il me semblait que, de la selle et des sacoches de toutes les Yongjiu usées, se dégageaient l'odeur de mon père et la mienne. Comment ne pas me sentir désorienté ?

Quand on raconte des histoires de bicyclette, il y en a toujours une qui concerne une bicyclette perdue. La

faute n'en revient pas aux gardiens de parking, mais aux bicyclettes elles-mêmes, qui sont trop nombreuses. Je suis persuadé que bien des enfants, lorsqu'il leur est arrivé la même mésaventure qu'à moi, ont demandé à leurs parents : « Comment se fait-il qu'on voie autant de bicyclettes dans la rue, au prix où elles sont ? » Voilà une question dont la réponse est simple et n'a rien à voir avec les bicyclettes. La réponse est qu'en Chine... il y a trop de monde.

Dès la fin des années 1970, fit son entrée sur le marché une bicyclette produite à Changzhou, de la marque *Jinshi* (Lion d'or). Tout le monde la trouvait de moindre qualité que la Yongjiu ou la Fenghuang shanghaienne, mais quoi qu'on en dise, un nouveau modèle était enfin arrivé. Pour acquérir une Jinshi, il fallait se procurer des bons d'achat. Mettre la main sur l'un d'eux, estampillé « Bon pour une Jinshi », était bien difficile. Comme la fille du voisin était fiancée à un employé du grand magasin de cycles, tout le voisinage s'intéressait à elle et enviait les conditions de son mariage. Qu'avait donc offert le futur gendre à ses futurs beaux-parents ? Le père de la jeune fille, franc du collier, sortait illico de sa poche un bon en papier tamponné à l'encre bleue, en déclarant : « Rien d'exceptionnel, simplement une Jinshi. »

Les bicyclettes continuaient de traverser des années glorieuses. D'après la maxime révolutionnaire, on devait « surmonter toutes les difficultés pour remporter la victoire ». Dans notre rue, ils furent nombreux, d'année en année, à savourer la victoire du deux-roues, s'équipant au moins d'une Jinshi. Mon père, lui, mit en branle tout son réseau de relations croisées durant sa longue carrière de fonctionnaire, pour faire entrer dans notre cour une troisième bicyclette. Il ne voulait pas d'une Jinshi, car,

par principe, les nouveautés ne lui inspiraient pas confiance. Le culte qu'il vouait aux bicyclettes Yongjiu et Fenghuang l'encourageait à redoubler d'efforts pour en obtenir une.

Cette troisième bicyclette, mon père l'acheta pour moi. C'était en 1980, un jour avant la fin de mes études secondaires. « Si tu ne réussis pas à rentrer à l'université, disaient mes parents, tu t'en serviras pour aller travailler. » Mais je réussis. Ce qui leur fit dire : « La bicyclette restera ici à la maison, une fois que tu seras diplômé du supérieur, tu rentreras travailler et elle te servira. » Plus tard, j'ai obtenu mon diplôme mais je ne suis pas rentré travailler au pays. Et j'ai lu de la déception sur le visage de mes parents qui m'ont dit : Dans ce cas, il va falloir expédier ta bicyclette jusqu'à Nankin. De toute façon, c'est à toi qu'elle doit servir. »

Dans la chaleur étouffante d'un après-midi d'automne, je récupérai, dans l'entrepôt à marchandises de la gare ouest de Nankin, la bicyclette envoyée de Suzhou. Le cadre avait été minutieusement enrubanné de bouts de tissu afin d'éviter qu'au moment du chargement et du déchargement, il ne soit abîmé par des mouvements trop brusques. Je palpai les pneus, tout bombés : sans doute avaient-ils été gonflés juste avant le départ. Autant d'attention et de minutie ne pouvait être que le fruit du travail commun de mes parents. Enfourchant ma toute première bicyclette, je quittai l'entrepôt. Le soleil automnal déversait sa chaleur sur les rues de Nankin, toujours aussi brûlant, mon cœur brûlait aussi car je savais qu'à partir de ce jour-là, ma vie allait changer. Maintenant que j'avais une bicyclette entre les mains, il me semblait entendre le signal d'un départ vers une nouvelle vie, et ce départ, il fallait à tout prix que je le prenne.

Elle me servit cinq ans. C'était une Fenghuang noire de vingt-six pouces, en tout point identique à la Yongjiu de mon père. Dans l'empire de la bicyclette qu'est la Chine, les parents en choisissent toujours une pour leur progéniture qui soit bien solide et résistante, persuadés qu'elle accompagnera leur enfant pendant la majeure partie de sa vie. Mais la dure réalité est que le bonheur des uns fait le malheur des autres : cinq ans plus tard, ma Fenghuang fut emportée par un voleur chevronné. C'est presque le cœur soulagé et l'âme apaisée que je fonçai dans un magasin de cycles, où je choisis un vélo de course bleu à dix vitesses, très en vogue à ce moment-là. Un vrai bolide, de toute beauté, que la génération de nos enfants ne peut même pas imaginer.

Ce monde change à toute vitesse, et avec lui, nos bicyclettes et notre façon de vivre. Tant d'années après j'éprouve le même plaisir à prendre ma bicyclette pour sortir et à observer celles des plus jeunes : elles sont belles, dernier cri mais se ressemblent toutes un peu. On distingue parfois dans le flot de bicyclettes une Yongjiu ou une Fenghuang usée, comme un visage de vieux marqué par les vicissitudes de la vie. On se met alors à repenser à des histoires de bicyclettes, des histoires qu'on n'entendra bientôt plus. Un jour, j'ai pédalé un long moment derrière une Fenghuang. Son propriétaire avait une cinquantaine d'années et à côté pédalait une fillette, cartable au dos. Elle conduisait un Giant, marque très à la mode ces derniers temps ; c'était un VTT de couleur orange. On voyait qu'il s'agissait du père et de sa fille. Puis j'ai poursuivi mon chemin, sans prêter attention à ce qu'ils se disaient en roulant. Ce que je veux que vous sachiez tous, et dont je suis certain, c'est que ces deux bicyclettes avançant côte à côte discutaient aussi entre

LA BALLADE DES BICYCLETTES

elles. Que pouvaient-elles bien se dire ? Ça, chacun de nous peut le deviner, car leur conversation était toute simple.

La vieille Fenghuang noire disait : « Ralentis un peu, songe au passé ! »

Le Giant orange disait au contraire : « Accélère un peu, songe à demain ! »

UNE RUE EN ÉTÉ

Dans notre rue, les étals du magasin de fruits sortaient de l'ordinaire et dessinaient tous ensemble un plan incliné. Sur chacun d'eux, des baguettes de bois séparaient plusieurs casiers de même taille. Là, s'étaient des pêches petites et fines et des pommes acides vert clair, au beau milieu de ce qui ressemblait au coteau désert d'une montagne. La vendeuse de ce magasin de fruits était une jeune fille aux traits fins et à l'air avenant. Elle tenait son poste avec calme, mais personne ne serait allé à son magasin acheter ces fruits sans saveur sous le simple prétexte qu'elle était une brave fille. Et comme on avait pris l'habitude de négliger l'importance des fruits en été, c'est à la boutique de confiseries qu'on se rendait, le long du pont, en passant devant le magasin de fruits et sa vendeuse, qu'on abandonnait à leur triste sort. Trois femmes d'âge moyen travaillaient à la boutique de confiseries. D'un bout à l'autre de l'année, derrière leur comptoir, elles faisaient un raffut terrible et se montraient grossières avec la clientèle. L'une d'entre elles était marquée d'une vilaine cicatrice au coin du sourcil, due à un coup de couteau. Lorsqu'un enfant entrait, elle lui demandait de sa voix rauque : « Tu prends quoi ? » Même la cicatrice du coin du sourcil ouvrait sa gueule et demandait : « Tu prends quoi ? » Malgré tout, la boutique de confiseries restait en été le lieu favori des enfants.

La glacière de la boutique de confiseries servait depuis quelques années déjà. Chaque été, elle nous accueillait avec son vrombissement. Sur un tableau noir accroché au-dessus, étaient proposés divers rafraîchissements : *bâtonnet glacé aux haricots rouges, 4 centimes ; bâtonnet glacé au lait, 5 centimes ; briquette de glace, 10 centimes ; limonade (bouteille consignée), 8 centimes*. En été, une vendeuse agacée soulevait, client après client, le couvercle de la glacière puis enlevait un morceau de molleton. Alors, chaque enfant avançait la tête pour lorgner les rafraîchissements parfaitement alignés dessous. On voyait bien qu'il ne restait que quelques bâtonnets aux haricots rouges et beaucoup plus de bâtonnets au lait et de briquettes qui, au milieu d'un brouillard glacé, bien à l'abri de la chaleur harassante, éveillaient des envies. Les enfants comprenaient pourquoi : les bâtonnets au lait et les briquettes ne leur déplaisaient pas, mais coûtaient quelques centimes de plus. Puis chaque enfant déchirait avec le plus grand soin un coin de l'emballage de son bâtonnet et vérifiait s'il y avait beaucoup de haricots rouges. Il se faisait houspiller par la vendeuse qui lui lançait : « Qu'est-ce que t'as à regarder ? Ils sortent des machines, ces bâtonnets, tu crois peut-être qu'on a fait exprès de te mettre moins de haricots ? C'est bon qu'à manger des bâtonnets à longueur de journée, encore et encore, à s'en geler le ventre ! »

La bouche occupée à sucer sa glace et les mains serrant fort sa gamelle, l'enfant partait au galop dans la rue plombée par la chaleur accablante de l'après-midi. Dans la gamelle, les bâtonnets s'entrechoquaient. *Bang, bang !* Le soleil cruel menaçait de les faire fondre et le petit savait qu'il lui fallait rentrer à la maison le plus vite possible, pour que toute la famille savoure une glace intacte.

Les jours de forte chaleur, la vapeur sortait du dallage en pierre d'un bout à l'autre de la rue. En marchant, on sentait sous ses sandales en plastique le sol prêt à s'enflammer. Les murs des maisons, qu'on frôlait de part et d'autre de la chaussée, étaient tout aussi chauds. A chaque pas, on se disait que tout le monde devait être assommé, avec une pareille chaleur. Dans l'air brûlant, on entendait comme un halètement confus qui vous glissait aux oreilles. Les habitants au naturel bavard, au verbe haut, faiseurs d'histoires, avaient tous cloué leur bec. Allongés sur des chaises longues en bambou, ils luttaienent contre cette terrible chaleur et, obsédés par la quête d'un courant d'air, oubliaient tout savoir-vivre. Le corps basculé en arrière, appuyés contre la porte face à l'avenue, ils ronflaient par intervalles, la bouche grande ouverte. Leur éventail était tombé de leur main sans qu'ils le sachent. L'entrejambe trop ample des shorts laissait apercevoir l'intimité des hommes, là encore sans que ceux-ci s'en rendent compte. La radio, comme par le passé, restait allumée. On y parlait des musiciens et des chanteurs de ces ballades de Suzhou qu'on appelle *pingtan*, à la diction parfaite et au chant mélodieux, on évoquait encore le passage admirable où Wu Song, enivré par l'alcool, s'en prend au dieu Jiang, gardien de la porte. Mais les dormeurs, indifférents, continuaient à ronfler bruyamment.

A quinze heures, le soleil opérait un heureux changement : d'une attaque sur tous les fronts, il se limitait à une zone de défense. Les maisons de la rue en profitaient pour établir, comme en Corée, un « 38^e parallèle » grâce à leurs murs élevés. Le parallèle se déplaçait progressivement, d'un côté régnaient chaleur et clarté, de l'autre fraîcheur et obscurité. Les passants, repérant où ils se trouvaient le mieux, choisissaient le passage frais et

ombragé. Leur attitude rappelait le film nord-coréen projeté à ce moment-là dans les salles de cinéma : *Le Destin de Kim-hee et Eun-hee*¹. Affligés par le destin misérable d'Eun-hee, voilà qu'ils choisissaient, l'été venu, un parcours bien à l'ombre pour se réfugier, avec elle, du mauvais côté du parallèle.

Le soleil avait bien du mal à se coucher durant l'été, mais il y parvenait finalement. Les enfants, pendant les vacances d'été, suivaient de près son mouvement : dès que l'occasion se présentait, ils plongeaient dans la douve au pied des remparts et savouraient la plus grande joie que pouvait leur procurer cette saison. Entre chien et loup, toutes les embarcations filaient à la surface des douves avec une extrême prudence car à ce moment-là, des quais, des toits, des fenêtres et des embrasures de porte de toute la ville, pouvait surgir un grand gaillard, criant à tue-tête, qui allait se jeter dans l'eau. Il fallait aussi faire attention à ces écorces de pastèque qui flottaient à la surface, car certaines servaient de bonnets de bain aux enfants qui nageaient là. Ces maudits enfants, la tête flanquée d'une moitié d'écorce de pastèque, attrapaient l'ancre et la chaîne des navires qui passaient. Pour ne pas trop se fatiguer en jouant dans l'eau, ils forçaient les bateliers à les tirer un peu plus haut ou un peu plus bas. Alors les mères, qui s'aspergeaient au bord des quais, voyaient arriver ce qu'elles craignaient le plus : leurs enfants prenaient le risque d'empoigner l'ancre des navires qui les entraînaient au ras de l'eau dans leur sillage. Un court instant, elles les perdaient de vue et se

1. Film de propagande communiste diffusé dès 1975 en Chine, évoquant les destinées contraires de deux sœurs jumelles séparées dans leur jeunesse : une vie faite de malheurs pour Eun-hee restée en Corée du Sud, un destin heureux pour Kim-hee, partie en Corée du Nord.

mettaient à hurler à s'en déchirer la gorge, mais à quoi bon ?

Lorsque la nuit approchait, la rue se transformait en cantine à ciel ouvert. De chaque côté, nombreux étaient ceux qui déménageaient la table du dîner. Grands et petits s'asseyaient sur la chaussée, la bouche pleine de nourriture, observant ceux qui, au retour de leur longue journée de travail, passaient à côté d'eux à bicyclette. En mangeant dans la rue, on donnait forcément aux vieilles dames, qui aimaient fourrer leur nez dans les affaires des autres, quelque chose à se mettre sous la dent. Certaines adoraient examiner ce que les familles avaient au menu du jour. Une de ces vieilles, agitant de la main un éventail en feuilles de palmier, circulait et s'arrêtait entre les tables. Elle se disait, en regardant chaque table, qu'elle était bien garnie, puis demandait : « Qu'est-ce que vous mangez de bon ? » La maîtresse de maison répondait : « Rien de bien bon, du poisson salé et du navet sauté. » Alors la vieille dame rétorquait : « C'est ça que vous appelez *rien de bien bon* ? C'est pas bon, le poisson salé ? »

La couleur du ciel s'assombrissait peu à peu mais presque tous les voisins de la rue étaient encore dehors. Des familles coupaient des pastèques et toutes les têtes se pressaient autour d'une bassine usée dans laquelle on crachait les pépins, chacun à tour de rôle. D'autres tardaient à desservir leur table car le fils n'était pas encore rentré. Il finissait par arriver, trempé jusqu'aux os. Furieux, le père lui demandait : « Où étais-tu passé ? »

— Nager, tiens, tu t'en doutes pas ? » rétorquait le garçon agacé.

Fixant le corps de ce fils en pleine puberté, le père répliquait : « Jusqu'où es-tu allé, accroché au bateau ? »

— Jusqu'à Likou », répondait le fils.

UNE RUE EN ÉTÉ

La prunelle des yeux du père était prête à exploser de rage : « Je t'ai interdit de t'accrocher aux bateaux et voilà que tu recommences, c'est après la mort que tu cours ? » Et puis, tout naturellement, alors que le père récompensait son fils d'une paire de claques retentissantes en pleine rue, les voisins avançaient de droite et de gauche pour former un cercle autour d'eux. On entendait des cris de colère, des sons confus, des cris du cœur, puis des mots étouffés par les sanglots. Tous ces sons se mêlaient inévitablement, provoquant un tel tapage que, même de très loin, on en captait le moindre détail. Des curieux accouraient, certains leur bol entre les mains. Et comme ils couraient, l'été ardent trouvait, la nuit tombée, un nouveau souffle.